



**HAL**  
open science

**Anthropologie économique, de Francis Dupuy**  
Philippe Guillot

► **To cite this version:**

Philippe Guillot. Anthropologie économique, de Francis Dupuy. Expressions, 2002, pp.182-184. hal-02406237

**HAL Id: hal-02406237**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406237>**

Submitted on 12 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Francis Dupuy,**  
***ANTHROPOLOGIE ÉCONOMIQUE,***  
**Paris, Armand Colin, collection « Coursus / Sociologie »,**  
**2001, 192 p.**

Branche de l'anthropologie sociale, l'anthropologie économique « vise à saisir, dans une perspective comparée, la gamme des dispositifs mis en œuvre par les sociétés de manière à produire et à échanger les biens matériels nécessaires à leur consommation et à leur reproduction en tant que groupes » (p. 4). S'intéressant à des sociétés où l'économique est loin d'avoir l'importance qu'il a aujourd'hui dans la nôtre, elle est amenée à porter un regard anthropologique sur des manifestations économiques souvent enfouies, voire dissimulées « dans l'épaisseur insécable du social et agis au sein de rapports *a priori* non économiques » (*ib.*), mais qui sont loin d'être

ignorées des anthropologues, comme le montre l'intérêt qui leur est porté par des auteurs aussi illustres que Morgan, Malinowski, Firth ou Evans-Pritchard. Toutefois, l'auteur se place dans la perspective de Maurice Godelier pour qui l'économie est au cœur de la vie sociale et joue donc un rôle essentiel. Les composantes de toute société, en effet, sont amenées à produire des richesses, à les échanger, à les distribuer, à les consommer et, éventuellement, à chercher à se les approprier. Il faut donc examiner les « mille façons de faire de l'économie » (p. 12) en partant de la « nature réelle des rapports sociaux et plus encore de leur(s) fonction(s) » (p. 13) car, hormis dans le système capitaliste, les rapports économiques ne sont jamais séparés des autres rapports sociaux.

Cette mise au point faite, les trois écoles de pensée de l'anthropologie économique peuvent être présentées. Suit donc la conception que les formalistes (pp. 13-15), les substantivistes (pp. 15-18) et les marxistes (pp. 18-24) se font de l'économie.

Dans le deuxième chapitre de cette première partie consacrée aux théories et aux méthodes, fondamentale, Francis Dupuy s'attache à montrer que, dans de nombreuses économies :

1. Les rapports de parenté déterminent très largement les rapports économiques puisqu'ils constituent le « principe intégrateur des fonctions de la vie sociale » (p. 29), leur déclin ouvrant la porte à l'État ; l'auteur y reviendra longuement dans la dernière partie de son ouvrage où il montrera à quel point les rapports entre économie et parenté sont étroits dans les sociétés que, faute de mieux, on qualifie de « primitives », certes, mais aussi dans les sociétés paysannes occidentales jusqu'à une période très récente et dans l'économie « informelle » aujourd'hui un peu partout dans le monde.

2. Contrairement à ce qu'on pense généralement, surtout depuis Adam Smith et la naissance de la théorie classique de l'économie, aucune société ne fonctionne réellement en autosubsistance ; les surplus dégagés, au lieu d'être mis au service de l'accroissement de la production, sont souvent destinés à des fêtes, à des cérémonies ou à d'autres pratiques ostentatoires comme le *potlach*, susceptibles de contribuer au prestige, donc au pouvoir, de ceux qui en usent.

C'est ce que l'auteur se propose de démontrer dans la deuxième et la troisième parties de l'ouvrage consacrées respectivement aux sociétés sans classe – où il examine plus particulièrement les logiques sociales qui sous-tendent le *potlach* et la *kula* (chapitre 3), puis le don et le contre-don (chapitre 4) – et à certaines sociétés stratifiées, qu'elles soient à chefferie (chapitre 5) ou à État (chapitre 6).

Qui dit économie dit monnaie. Cela méritait bien quelques développements, d'autant que, dans ces sociétés, celle-ci, que l'auteur envisage comme un code tout à la fois culturel, social, politique et économique, « sert à payer et non à acheter » (pp. 5-6) et vient en équivalent autant des hommes que des biens. Il est vrai, souligne l'auteur, que c'est la monnaie de « sociétés dans lesquelles l'*homo œconomicus* n'est ni le référent culturel, ni le modèle de comportement » (p. 143).

Au total, voilà un ouvrage fort intéressant dont le double intérêt, me semble-t-il, est, d'une part, qu'il démontre que l'économie de nos sociétés est loin d'être un modèle unique, mais au contraire une forme parmi d'autres possibles, et que, d'autre part, les faits économiques ne sauraient être envisagés sans considérer la sphère sociale dans laquelle ils s'insèrent.

**Philippe Guillot**  
IUFM de la Réunion